

Abbeville de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres. Conté et Bienville.

Approved at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES. VENTES. LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 20 juillet 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'ACCORD RUSSO-JAPONAIS ET L'OPINION.

L'accord russo-japonais est, en Russie, nous disent les dépêches, l'objet de toutes les conversations. M. Izvolsky a reçu d'innombrables lettres de félicitations et ses adversaires politiques les plus acharnés ne peuvent empêcher d'approuver la politique en Extrême-Orient. Le traité de Pékin commente longuement l'événement; il insiste sur le rôle important qu'ont joué les Etats Unis dans les négociations. La portée réelle de l'accord, conclut-il, est beaucoup plus grande qu'on ne pourrait le croire à s'en prendre au texte par et simple. On a souvent critiqué la politique de M. Izvolsky, mais il faut avouer que la conclusion de l'accord actuel est un brillant succès pour lui.

La presse allemande n'a pas l'air contente, mais le gouvernement est chargé de souligner plus fortement encore le nouveau fait historique. On télégraphie de Saint-Petersbourg au "Berliner Lokal Anzeiger", en effet, que l'ambassadeur allemand, comte de Pourtalès, a fait au nom du gouvernement allemand des représentations amicales à propos des derniers incidents survenus à la frontière russo-allemande de Silésie.

Les intrigues contre l'entente cordiale ne trouvent, de ce fait, diminuées. La "Gazette Nationale" officielle écrit, sous le titre: "Les ennemis alliés". "La nouvelle alliance entre la Russie et le Japon a une grande importance. La Russie a voulu obtenir complète liberté d'action dans le Balkans, et c'est pour cette raison que les vaincus successeurs du vainqueur Gortchakoff ont cependant oublié les amonitions reçues en Extrême-Orient." La conclusion de l'accord russo-japonais est très commentée en Autriche; on raconte qu'il a une très grande importance au point de vue européen. La Russie, en effet, débarrassée de toutes difficultés en Extrême-Orient, se trouve à même de jouer en Europe un rôle beaucoup plus important; il lui sera maintenant

possible de diminuer les garnisons qu'elle entretenait en Mandchourie et d'augmenter d'autant ses effectifs sur la frontière de l'Ouest.

Les devises françaises des blasons anglais.

Tout le monde connaît la devise française de la couronne d'Angleterre: "Dieu et mon droit", et celle de l'ordre de la Jarretière: "Honneur soit qui mal y pense". On sait moins qu'à l'exemple de la maison royale, beaucoup d'anciennes familles des Trois Royaumes ont des "mottos" (c'est le terme héraldique anglais), en vieille langue française.

Le "Cri de Paris" en énumère quelques-unes: Duc de Somerset: "Foy pour devoir". Duc de Richmond: "En la rose je pleure". Duc de Rutland: "Pour y parvenir". Duc de Portland: "Craignez honte". Duc de Newcastle: "Loyauté n'a honte". Marquis de Winchester: "Aimer l'loyauté". Marquis de Bath: "J'ay bonne cause". Marquis de Northampton: "Je ne cherche que un". Marquis de Bristol: "Je n'oublierai jamais". Comte de Shrewsbury: "Prest s'accomplir". Comte de Pembroke: "Ung je servirai". Comte de Lindsey: "Loyauté me oblige". Comte de Stamford: "A ma puissance". Comte de Grey: "De bon vouloir servir le roy". Comte de Waldegrave: "Passer avant". Comte d'Harcourt: "Le bon temps viendra". Comte De La Warr: "Jour de ma vie". Comte de Barthenst: "Tien ta foy". Comte de Mount Edgcombe: "Au plaisir fort de Dieu". Comte Dudley: "Comme je fus". Lord Clifford: "Le roy le veut". Lord Audley: "Je le tyens". Lord Stowton: "Loyal je seray durant ma vie". Lord Dynevor: "Secret et hardi". Lord Lyttelton: "Ung Dieu et ung roy". Lord Dundas: "Essayez". Lord Barham: "Tout bien ou rien". Lord Manners: "Pour y parvenir". Lord Turnham: "Le jour viendra".

Une lettre de Mériade.

La "Revue alsacienne illustrée" publie une lettre inédite de Mériade, découverte par M. Delachambre dans les archives des monuments historiques. Cette lettre, datée du 15 juin 1836, est adressée au ministre de l'intérieur; elle montre une fois de plus avec quelle intelligence et consciencieuse ardeur l'auteur de "Carmen" s'acquittait de ses fonctions d'inspecteur: "Lorsque je suis arrivé à Strasbourg on venait de badigeonner la nef de la cathédrale et au moment où je vous écris, des ouvriers sont occupés à peindre à la détrempe les murs et les piliers du transept. Cette opération, qui a donné lieu à de vives réclamations de la part de tous les antiquaires de Strasbourg et que plu-

Marquis de Sligo: "Suyvez raison". Marquis d'Ely: "Prends-moi tel que je suis". Marquis de Clanrickard: "Un roy, une foy, une loy". Comte de Lanesborough: "Liberté tout entière". Comte Corhampton: "En Dieu est ma fiance". Comte de Kermare: "Loyal en tout". Vicomte Powerscourt: "Fidélité est de Dieu".

Abstinentes et tempérants.

Abstinentes et tempérants poursuivent le même but et de moraliser les pays anglo-saxons. Mais les premiers proscrirent toute boisson alcoolique; les seconds en permettent l'usage modéré. Il a suffi de cette nuance pour rendre ces frères, ennemis. Tout, entre eux, est sujet de querelle, jusqu'à la question de savoir ce qu'en eût pensé le Fils de Dieu. On ne s'attendait pas à voir dans cette affaire une des personnes de la Trinité; mais le docteur Abbott, le plus grand du monde, démontre que le Christ n'était jamais voulu être un total abstinent. N'a-t-il pas dit lui-même: "Je suis venu boire et manger avec vous", si bien que des hommes ont prétendu qu'il était "glutinous and a wine bibber"? Ces hommes ont beau mentir, ajoute le docteur Abbott, leurs mensonges nous renseignent tout de même: on ne dit pas ces choses d'un ascète. Eh! bien, le Christ n'en était pas un. Il acceptait des invitations à dîner, chez les riches comme chez les pauvres et le premier acte de son ministère fut de créer du vin pour prolonger des "wedding festivities" qui ne duraient pas alors moins de trois ou quatre jours. Sans doute, il n'était pas un épiscopien poutique, né dans une crèche, qui vivait simplement. Mais il n'a jamais tracé une ligne pour dire: "De ce côté tout est bon, de l'autre, tout est mauvais". Il a interprété des principes, il n'a jamais formulé de lois. Or, la sobriété n'est pas une loi, c'est un principe de conduite. Je ne sais ce que ferait le Christ s'il revenait de nos jours, mais je suis sûr qu'il ne confondrait pas la totale abstinence avec la tempérance. Il n'enseignait certainement pas qu'un homme qui mange assez de "pie" pour que sa propre chair soit tendre comme de la pâte et qui boit assez de café pour que son teint en prenne la couleur, n'enseignait pas que cet homme est tempérant parce qu'il se prive de bière. Il dirait que cela n'est que de l'hypocrisie. La "Bonne Wine and Spirit Circular", journal des vigneronnes, liquoristes et brasseries, reproduit avec beaucoup d'éloges cette glose évangélique.

Une rose de cinq mille francs.

Les journaux de Londres racontent que le duc de Marlborough, se promenant dans les serres d'un grand horticulteur avec une très jolie personne, celle-ci tombe en extase devant une rose merveilleuse. Le duc n'hésita pas: avec une suprême galanterie, sans même en demander la permission au jardinier, il cueillit la rose et l'offrit à la belle visiteuse. Le lendemain il reçut de l'horticulteur une note de cent cinquante guinées (3 750 francs). Le duc trouva la note exagérée; d'où procès, plaidoiries et finalement condamnation du lord à payer la somme réclamée. L'horticulteur avait passé des années à chercher cette nouvelle rose et il comptait sur elle pour d'amples bénéfices. Avec les frais, la rose est revenue certainement à plus de cinq mille francs.

Le charbon dans le sud-est du Texas.

Houston, Texas, 21 juillet.—Le Dr C. F. Spannon, de la commission sanitaire du détail, qui est occupé à combattre les ravages du charbon dans le sud-est du Texas, a officiellement annoncé aujourd'hui qu'un complot du bureau de poste d'Orange, Texas, M. S. M. Dewey, avait contracté la terrible maladie. C'est le sixième cas officiellement constaté depuis deux ans, d'un être humain frappé par le charbon.

LE 14 JUILLET A ABBEVILLE.

Abbeville a eu son 14 juillet, comme la Nouvelle-Orléans, moins brillant et moins bruyant peut-être, mais tout aussi réussi; car là-bas, comme ici, on a rendu hommage à la France, on a célébré son génie, on a chanté ses gloires, on a bu à sa prospérité, et, ce que n'a-t-on pas fait! qui se doit faire quand on salue le retour de l'anniversaire de l'événement le plus marquant des temps modernes, d'une révolution dont la France fut le théâtre et le témoin et qui, dans tous les domaines, fit le nivellement en sautant dans leurs fondements toutes les institutions usées d'une société ancienne, pour reconstituer, édifier à nouveau, nous l'avons souvent dit.

Abbeville, Lne, 21 juillet 1910. Monsieur le rédacteur de l'ABELLE. Cher monsieur et ami: Quelques lignes à la hâte pour vous donner un aperçu de notre fête du 14 juillet. La fête nationale de la France a été célébrée à Abbeville, cette année, avec un éclat inaccoutumé sous les auspices de la Société Française de Bienfaisance de la Paroisse Vermilion. Le comité de la fête a su faire les choses simplement et satisfaisant les exigences de tout le monde. Français et amis de la France se sont donné rendez-vous à 4 heures p. m. dans la grande salle de la Société, décorée pour la circonstance, de drapeaux des deux nations, et une réception magnifique y a eue lieu. Après la bienvenue souhaitée à tous par le président, M. Louis Vallée, le buffet a été pris d'assaut et la fête a continué brillante jusqu'à une heure avancée de la soirée, agrémentée par des danses, des chants patriotiques et des discours d'occasion. On a eue aussi un intérêt bien vif, l'histoire de la chute du fameux donjon féodal "La Bastille", racontée par M. Célestin Rioud et l'allocution de circonstance en français et en anglais de M. Otis Broussard. Français, Créoles et Yankees ont fraternisé avec sympathie, cordialité et enthousiasme, enchantés de l'admiration et de patriotisme que la Société Française de Bienfaisance sait maintenir, comme une glorieuse tradition, au sein de ses membres d'années. Mlle Mathilde Vallée a joué avec entrain sur le piano la Marseillaise et des musiciens de talent tels que notre Grefier de cour M. Simonet LeBlanc, l'avocat R. G. La Hauve, le Docteur Nelson et d'autres ont prêté leur précieux concours et ont contribué à l'éclatant succès de la fête. On a bu à la prospérité des deux Républiques-Sœurs et à la fraternisation de leurs peuples, et tous ont gardé de la fête, en même temps qu'un excellent souvenir, l'espoir de assister, à celle de l'année prochaine et de bien des années à venir. Le comité se compose de MM. L. Vallée, président; Jean Perre, Jean Marie Mestayer, Eugène Noël, Jean Marie Colombe, Jean Abadie, Célestin Rioud. Votre dévoué, L. VALLÉE.

Une rose de cinq mille francs.

Les journaux de Londres racontent que le duc de Marlborough, se promenant dans les serres d'un grand horticulteur avec une très jolie personne, celle-ci tombe en extase devant une rose merveilleuse. Le duc n'hésita pas: avec une suprême galanterie, sans même en demander la permission au jardinier, il cueillit la rose et l'offrit à la belle visiteuse. Le lendemain il reçut de l'horticulteur une note de cent cinquante guinées (3 750 francs). Le duc trouva la note exagérée; d'où procès, plaidoiries et finalement condamnation du lord à payer la somme réclamée. L'horticulteur avait passé des années à chercher cette nouvelle rose et il comptait sur elle pour d'amples bénéfices. Avec les frais, la rose est revenue certainement à plus de cinq mille francs.

Le charbon dans le sud-est du Texas.

Houston, Texas, 21 juillet.—Le Dr C. F. Spannon, de la commission sanitaire du détail, qui est occupé à combattre les ravages du charbon dans le sud-est du Texas, a officiellement annoncé aujourd'hui qu'un complot du bureau de poste d'Orange, Texas, M. S. M. Dewey, avait contracté la terrible maladie. C'est le sixième cas officiellement constaté depuis deux ans, d'un être humain frappé par le charbon.

AUX SUISSES.

Des inondations énormes ont dévasté une grande partie de notre pays. Les dommages y sont presque irréparables et se montent à des dizaines de millions de dollars. Ce sont surtout les habitants des cantons de Schwyz, d'Uri et des Grisons qui ont le plus souffert. C'est notre devoir de venir en aide à ces pauvres compatriotes. Ouvrons leur notre cœur et tendons leur la main, en leur envoyant des secours dont ils ont si grandement besoin. Les dons, les oboles les plus modestes seront acceptés avec gratitude par le sousigné. Le Consulat Suisse, 335 rue Iberville. EMILE HOEHN, Consul.

La police de Chicago suspend son enquête.

Chicago, 21 juillet.—La police de Chicago a abandonné son enquête sur la mort de Ira G. Rawn, président de la compagnie de chemin de fer Monon Route, le chef Schuetler étant persuadé que Rawn s'est suicidé en dépit des affirmations contraires de la famille. Les détectives privés engagés par le beau fils de Rawn continuent néanmoins leur enquête et affirment énergiquement que Rawn a été assassiné par un cambrioleur. Le coroner Hoffman n'a pas encore publié son rapport, mais on n'ignore pas qu'il incline à croire à un suicide. On a relevé sur le corps de Rawn, près de l'endroit où le projectile a pénétré, des marques de poudre qui permettent de supposer que le coup de revolver a été tiré à bout portant. Les funérailles de Rawn auront lieu demain après midi.

L'imbroglio nicaraguayen.

Washington, 21 juillet.—Il est probable que le département d'Etat annoncera ce soir ou demain matin les mesures qu'il compte prendre pour obvier à la situation créée par la reconnaissance du blocus de Madrid par le gouvernement norvégien. Le sous-secrétaire d'Etat, M. Wilson, prépare une réponse à la lettre d'une compagnie de navigation de la Nouvelle-Orléans, protestant contre l'acte du gouvernement norvégien. Une dépêche envoyée aujourd'hui à Washington par le consul américain à Bluefields, M. Moffat, jette quelque lumière sur la situation. Il paraît, suivant M. Moffat, que Michel J. Clancy, un jeune homme qui a rempli pendant quelques temps les fonctions de vice-consul américain à Bluefields tout en remplissant un emploi analogue pour le compte de la Norvège, a transmis des rapports erronés et sensationnels à ce dernier gouvernement. Il en est résulté que le ministre norvégien des affaires étrangères s'est créé une fausse impression sur l'état de la situation à Bluefields et a conséquemment pris des mesures pour faire observer par les navires norvégiens le blocus établi par Madrid. Au sujet du rapport mis en circulation d'après lequel, suivant le quel Madrid serait ordonné à ses généraux de fuir tout les prisonniers de guerre tombant entre leurs mains, quelle que fut leur nationalité, le département d'Etat estime que la nouvelle est trop invraisemblable pour être prise au sérieux.

Hollander est maintenu à la disposition de la justice américaine.

Naples, 21 juillet.—Les autorités de cette ville ont ordonné l'internement d'Alexander Hol-

lander, en attendant que son extradition soit demandée par le département d'Etat à Washington. Cette demande si elle sera accordée.

Quémendeur tenace.

Oyster Bay, L. I., 21 juillet.—En réponse à un message téléphonique de Sagamore Hill, M. Charles Townsend, constable d'Oyster Bay, s'est rendu ce matin en automobile à la maison de campagne du colonel Roosevelt et y a mis en état d'arrestation un prétre arménien, le Rév. George Nathaniel. Celui-ci après avoir expliqué les raisons qui l'avaient poussé à Sagamore Hill a été remis en liberté et renvoyé par le premier train en partance pour New York. Il a déclaré qu'il était archidiacre de l'église arménienne et qu'il désirait voir l'ex-président Roosevelt pour le prier de souscrire une somme de 5,000 dollars à un fonds pour la construction d'un hôpital en Terre Sainte. Le Révérend en quittant Oyster Bay a déclaré qu'il tenterait de voir le colonel Roosevelt demain à New-York.

L'ABELLE

—DE LA— NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$15.00 l'an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois. Pour les Indes, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 l'an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois. EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 l'an; \$1.00 6 mois; \$0.50 3 mois. Pour les Indes, le Canada et l'Etranger port compris: \$2.00 l'an; \$1.00 6 mois; \$0.50 3 mois. EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, il n'y a pas de supplément. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton L'ABELLE DE LA N. O. LA FILLE SAUVAGE GRAND ROMAN INEDIT PAR JULES MARY DEUXIEME PARTIE Aventures de dix millions de bijoux LES VOLEURS DE LONDRES. —Quelle affaire? —Celle de "New York Herald"... ta sans bien... le coffret

aux dix millions..... Elle devait défrayer, malgré tout: —Qui t'a dit que Landie suivait cette piste? —J'étais à Waterloo-Station, à midi... et j'ai vu Dick. —Ta mens. —J'ai vu Dick, en cocher, sur le siège de la voiture 3304.... Elle se tat. Elle sentait que mentir devenait inutile. Caleraff était renseigné. Alors, les yeux dans ceux du détective: —Oh venez ta en venir, voyez! Dix millions, c'est une somme —et la femme qui l'a succédé dans les bonnes grâces de Landie ne sera pas à plaindre. Blanche Glenarm tourmenta son coiffeur. —Tout à coup, elle le jeta sous la table, pour se pas encombrer à la tentation que lui inspirait sa nature violente. —Je ne sais si Dick Landie est en possession de ce fret, dit-elle. —Moi, je le crois... j'ai raté l'affaire.... C'est lui qui l'a réussie. —Oh! il est adroit.... Pour-tant la chose... d'aujourd'hui... ne doit pas aller toute seule, car, autrement, Dick serait ici... —Ah! il doit venir? —Ce soir. —Dans quel but? La fille hérita encore. Puis brusquement elle parut prendre son parti. —Ta voudrais lui reprendre le

coffret, hein? —Peut-être. —Si je t'y aide.... part à deux! —Oh! oh! comme tu y vas! Il te faut cinq millions, la belle?... Dieu te bénisse.... j'agiral seul!..... —Combien m'offres-tu? —Cela dépend. Sale-tu oh est le coffret? —Non.... Dick a disparu depuis ce matin.... —Alors, que peux tu me dire? —Les noms de ses complices et associés, dans l'affaire. —Combien sont-ils? —Quatre. —Stephan Cobe est tonna vers Maurice, qui écoustait avidement, cet étrange entretien. Et lui adressant la parole en français: —Vous m'avez dit que vous n'étiez pas riches? —En effet. —Mais que pourtant, vous disposez d'une certaine somme! —Cinquante mille francs.... —Je la sacrifie.... vous consentez? —Je consens. Caleraff prit la main de Blanche Glenarm et la tapota doucement: —Je t'offre deux cent cinquante livres sterling pour chacun des noms que tu vas me révéler.... Elle secoua la tête, ironique, avait un verre de gin et bauba-tis: —Bien de fait, Caleraff, si tu ne donnes le double.... —Solt.... cinq cents livres.... —Par nom? —Par nom. —J'accepte. J'ai ta parole: —Je te la donne. —Avance quand même des arrhes.... —Stephan Cobe tira cinquante livres de son portefeuille et les glissa dans la main de la fille, de manière à ce qu'aucun regard indiscret ne s'en aperçût. —Merci, Maurice.... Il y a d'abord Jefferson.... —Celle qui boite un peu de la jambe gauche. —Oui. —Je le connais. Ensuite? —Il y a Vilmot.... —Vilmot, le chauve.... Bon, Ensuite? —Orthy.... —Le boquer, ou son frère! —Le boquer.... —Et le quatrième? —Lestrade.... —Jefferson, Vilmot, Orthy, Lestrade.... Je les connais tous les quatre.... Mais tu ne m'aprends pas grand'chose, la belle, je savaie tout cela déjà.... depuis ce matin.... —Oh! oh! tu mens, par le diable! —Je les ai vu tous quatre en cocher à Waterloo-Station.... —C'est vrai, dit-elle, ébahie. —Te surs quand même les deux mille livres si à ces renseignements, qui m'étaient inutiles,

tu ajoutes celui-ci: Oh sont-ils? La fille eut au regard de haine triomphante. Ses yeux, d'abord fixés sur Stephan Cobe, s'abaissèrent et parurent s'attacher sur le cartilage du public-house. Le détective comprit. —Ils sont ici? —Oui. —Dans le sous sol? —Oui. —C'est là que Landie doit les joindre? —Oui. Ils l'attendent depuis midi. Et pour qu'il n'ait point paru depuis midi, il faut qu'il soit arrivé quelques chose.... —Ou qu'il ait voulu garder le magot pour lui seul? —Elle secoua la tête. —Ceci est impossible, Caleraff.... Diek Landie est un honnête homme.... Oh te retrouverai-je pour être payé? —Viens demain à cette adresse. —A quelle heure? —A partir de deux heures, après-midi. —Au revoir, Caleraff.... au revoir, toi aussi, dit-elle à Maurice.... Ta me plains.... et si tu voulais me dire un mot aimable, je resterais volontiers.... Elle attendit ce mot et s'éloigna, dépitée. —Non n'avons pas perdu notre temps, dit le détective.... Descendons! Il se leva, régla les consommations et, montrant le chemin,

passa devant Maurice. Ils traversèrent deux salles sombres et enfumées, puis se trouvèrent dans une cour emplit d'immondices et sans lumière. Mais Caleraff paraissait se diriger là comme chez lui. Au fond, il ouvrit une porte, longue un couloir obscur et s'arrêta. —Vous n'avez pas oublié le mot de passe? —Holborn-Holloway. —Bien. —Stephan Cobe frappa d'une façon particulière. La porte s'ouvrit. Elle donnait sur un escalier de pierre, sur la première marche duquel un homme se tenait. —Holborn-Holloway! souffla Stephan Cobe. —Passe, Caleraff! Je te reconnais, dit l'homme.... Mais est-ce s'arrêta? —Holborn-Holloway! dit Maurice. —Et je réponds de lui, dit Stephen. —Descendez, gentlemen. Ils dégringolèrent les marches éclairées suffisamment par des lampes accrochées dans des niches de la muraille. Une grande salle, enfumée comme celles de rez-de-chaussée, où l'on bavait comme dans les salles d'en haut, mais où régnait un peu plus d'ordre et de silence. Il s'y trouvait une quarantaine de voleurs, ou d'apprentis voleurs de tout sexe et de tout âge.

Des tables étaient alignées le long des murs. Et la plupart des tables étaient garnies. Les consommations étaient descendues par un monte-charge qui communiquait avec le bar, et les monte-charge, avec ses verres et ses flacons, ne s'arrêtait jamais dans un perpétuel va-et-vient subordonné à l'insatiable soif des clients d'es-bas. Caleraff était connu là comme dans le public-house. Des mains se tendirent. Différentes catégories de gentilles, les unes prétentieuses et les autres simplement pittoresques, mais toutes respoussées de salivé, se présentèrent à lui. —La, comme ailleurs, il distribua quelque monnaie. Décidément Caleraff était populaire. Et comme il ouvrait son compagnon de sa protection et de sa popularité, on ne fit point attention à Maurice. Ils prirent place à une table et se penchèrent pour s'asseoir. Stephan Cobe murmura: —Les quatre associés sont à notre gauche. Maurice ne fit pas semblant d'entendre. Ce fut quelques minutes après seulement, qu'il se hasarda à glisser un coup d'oeil de leur côté. Quatre types de pers bandits, silencieux et farouches. Blanche Glenarm ne s'était pas trompée, en disant qu'ils attendaient Diek Landie depuis midi. Et ils commençaient à perdre